

MARCEL JOUHANDEAU

# Journal sous l'Occupation

SUIVI DE

La Courbe  
de nos angoisses

*nrf*

GALLIMARD









# *Journal sous l'Occupation*



*Parvenu au terme de ma carrière, bien persuadé que le fanatisme, la tyrannie et le désordre sont les pires des maux, que toute société est un pis-aller, le communisme un mensonge et une impiété, anarchiste convaincu jusque sur le plan de l'absolu, je me crois permis de publier ces pages où j'ai consigné au cours d'une époque néfaste la courbe de mes angoisses, de mes amours et de mes erreurs. Il suffit à mon honneur, quand je me suis trompé, de ne l'avoir jamais fait par intérêt ni par haine.*





1939



Chez les Church, à Ville-d'Avray, où l'on tirait un feu d'artifice, au mois de juin, Élise, tout d'un coup voyante, s'écrie :

– Admirons les arbres seuls, tout le reste va être balayé, disparaître et le mérite.

Le 27 août, un dimanche, au moment où la guerre éclatait, nous étions à Galande en Bourbonnais, Élise et moi, assis au sommet d'une charmante colline, plantée de vignes devant le plus beau paysage du monde, tandis que le soleil peu à peu descendait comme à nos pieds se coucher.

Élise, après avoir chanté l'hymne à la Nature de *Werther*, se met à psalmodier des chants d'Église. De temps en temps son cœur éclatait de reconnaissance et d'enthousiasme devant la beauté des arbres, des montagnes et des cieux et quand une hirondelle passait et de l'aile effleurait son épaule, elle l'appelait familièrement Cocotte.

Impression nette parfois de vivre fermé en moi aux côtés d'un être fermé en lui.

En suivant à longueur de journée, dans l'angoisse, les mauvais chemins qu'elle avait choisis, je m'étais mouillé les pieds au point que, ma gorge malade, je me sentais gagner par la fièvre. J'essayai de l'alerter. Vainement; loin de presser le

retour, elle s'éloignait davantage, musant comme elle sait, tantôt suspendue au caquet de l'oiseau qui passait, tantôt cueillant des fleurs de ciguë ou de carotte sauvage dont elle se couronnait, aussi peu soucieuse de ma plainte que si je n'avais rien dit.

Différence de nos natures bien plus aptes à nous séparer que les liens du mariage à nous unir.

Élise oscille sans cesse entre l'action et le sommeil, moi entre le rêve et l'insomnie. Comment ces manières d'être si étrangères l'une à l'autre se composeraient-elles avec harmonie? Rien de détaché d'un but précis chez elle qui le poursuit avidement, quand je me laisse emporter à vau-l'eau.

Bien que je ne dorme jamais tout à fait et que je ne sois pas sourd, je n'entends pas la sirène. C'est Élise endormie à côté de moi qui m'annonce l'alerte. Les bruits extérieurs ne m'atteignent pas, comme indifférents, mais je suis prêt à gagner l'abri qu'elle tâtonne encore dans le noir à la recherche de ses chaussures et de son manteau, attendant toujours que le sommeil l'ait quittée, pour être libre de ses mouvements et lucide.

Je ne me moralise que par des images : Brias de Priène, quittant sa patrie nu, sans bagages ni bâton, et proclamant : « J'emporte tout avec moi. »

Toujours disposé à subir le pire, je n'ai d'attache pour personne, pour rien. Je ne tiens même plus à moi.

Abandon complet à la Providence, d'humeur égale, sans tristesse.

Élise au contraire sent les dangers qu'elle court, les pertes qu'elle fait. Des heures, elle regarde sa maison avec mélancolie, en répétant tout haut : « Ce n'est plus qu'un rêve. »

Ne suis-je pas sûr de retrouver partout ce qui ne saurait

m'échapper : la beauté des êtres, et d'autant plus émouvants qu'ils sont éphémères et menacés.

Effort vain pour participer tout à fait à la vie de la Cité. Je demeure ailleurs, sans rapport possible avec rien qui ne soit l'Éternel ou un être singulier.

Je cerne le second du regard et l'Autre m'est plus intime que moi-même.

5 septembre 1939.

Téléphone de Marie Laurencin qui décide de venir habiter avec nous. Cette surprise masque l'horreur ambiante.

Beaucoup de difficultés à considérer comme des ennemis les Allemands que j'ai connus. La patrie de Goethe, de Beethoven et de Kant ne peut me devenir du jour au lendemain étrangère. Cet état d'âme invouable signifie-t-il que je suis un monstre ou un sage?

Nuit passée dans une cave de l'avenue Malakoff, où je me sens calme plus que jamais. Le risque est mon climat et puis j'ai pour me distraire l'Aigle de Sérapion, dont il est parlé dans la *Vie des Pères du désert* : tantôt il s'élève d'un vol sublime au-delà des nues, où il disparaît, invisible à tout ce qui est mortel. Mais voici que la faim l'oblige à descendre, à s'abaisser vers la Terre. Cette image, comme une balance d'or, mesure et rythme ma respiration intérieure. Les Tibétains ont raison. En fixant l'attention sur un objet unique, on adopte une attitude simple et l'âme en équilibre autour de son centre qui est un noyau de feu, de gloire, fait la roue devant l'Inconnaissable. Une sorte d'anéantissement s'ensuit qui ressemble à un divin Sommeil.

Sous les menaces du sort, irréductibilité des âmes des hommes qui brillent, comme les étoiles, d'autant plus que la nuit est profonde.

Les êtres charnels sentent plus vivement le tragique des

catastrophes, mais de la minute de lâcheté qu'ils connaissent dans le désespoir, ils feront, s'ils ont une âme, la litière de leur courage.

Élise, dès qu'elle entend le canon, voit la ville prise, elle éclate en sanglots, avant de refuser tout secours.

Comme elle gémit sous la mitraille, pourtant si lointaine encore, je lui conseille de se chanter quelque chose ou de se représenter un événement heureux, un visage agréable. Du moment qu'on entend sa propre voix, que le regard intérieur est occupé ailleurs, on souffre et on meurt, sans le savoir.

Élise : – Avec toi, je suis bien tranquille, tu ne seras pas dupe.

Dois-je voir dans cette réflexion de sa part une offense ou un compliment ?

Autant que possible, le destin des peuples m'intéresse moins que chacune des âmes qui les composent. Un homme, un être humain, ami ou ennemi, est d'abord mon frère.

L'humanité, la patrie peuvent me décevoir. Un être pris dans son particulier, jamais. Après Dieu rien au-dessus, à rendre jaloux les Anges.

Chez Mestre où j'étais venu acheter une lampe électrique de poche il y avait une queue de cinquante clients par étal et le monsieur en veston, septuagénaire au moins, qui servait perdait tout son temps à discourir sur les difficultés de l'heure, sur ses fils et ses petits-fils mobilisés ou à la veille de l'être.

Enfin, c'est mon tour. Il me passe une lampe, je l'essaie; elle est détraquée. Je la lui rends; il la reprend, gesticule, me la repasse. Elle ne fonctionne toujours pas. Je m'obstine à n'en pas vouloir. Alors, le vieux monsieur s'emporte, prétend qu'à une pareille époque on n'a pas le droit d'être exigeant, que c'est déjà bien beau qu'il se trouve encore là quelqu'un pour me vendre une lampe qui n'éclaire pas. Je proteste que ce qu'il me faut c'est une lampe qui éclaire.

Alors il s'exalte, entre dans des considérations sublimes, pour finir par cette déclaration que tout dans son attitude voulait amener :

— Vous rendez-vous compte, monsieur, qu'à mon âge, ce n'est que parce que c'est la guerre que, tout inspecteur de la maison que je suis, je consens à faire ce que je fais, à vous servir.

— Ah! puis-je alors m'écrier à la satisfaction de tout le monde, monsieur l'inspecteur, maintenant je comprends que vous le fassiez si mal. Un simple employé, qui serait muet ferait mieux notre affaire.

10 septembre 39.

Par des temps aussi dangereux on remarque en soi et autour de soi une foule de choses qu'on n'ose même pas confier à son ombre, parce qu'on en a honte.

Je ne dors pas. Il est 2 heures du matin. Quelque chose d'un chien perdu.

5 heures et demie. Qu'ai-je à faire encore sur la terre? Cependant j'énumère mes amis, j'en fais le compte et je ne les connais pas tous. Peu à peu leur souffle, si lointain qu'il soit, ranime la chaleur de mes os.

Jeudi 14 septembre.

Communion faubourg Saint-Honoré avec Élise de la main du Père Couturier.

Jamais rien ne s'est passé plus loin de moi. En quoi ai-je participé à cet acte volontaire? Comme si ma conscience, tout mon être à ce moment avaient jugé bon de s'éclipser, de s'absenter.



Le Dieu auquel je crois ne serait-il plus celui de mon enfance?

Impossible de revenir en arrière. Si vifs qu'en soient le regret ou l'attrait? On ne peut plus être ce que l'on n'est plus, on ne peut penser ce qu'on ne pense pas.

Rien de plus odieux qu'une fausse jeunesse. Je saurai vieillir.

Mais pourquoi cet oiseau de nuit, dès que tout bruit a cessé, vient-il promener son rire autour de mon cœur?

Il me semble que les époques où sévissent la tyrannie ou des désastres obligent à s'élever, nécessitent un plus vigoureux effort vers la sagesse, aussi devons-nous les préférer à la facilité. Les personnages de Pétrone ont beau être veules, esclaves ou affranchis, leurs dialogues drainent des paillettes d'or que l'on reconnaît, si l'on sait lire, pour de l'Épictète ou du Sénèque démarqués.

1940



Mai.

Une mendiante hier soir au crépuscule était couchée dans notre impasse, le visage à même la poussière.

– Oh ! qu'on est malheureux en France !

– N'êtes-vous pas de ce pays ?

– Si, de Saint-Malo. De Saint-Malo à Marseille nous sommes tous malheureux... en Jésus-Christ.

Ces derniers mots, elle les avait prononcés comme par lapsus, comme s'ils l'avaient surprise dans sa bouche, quand voilà qu'elle les reprend avec assurance, en toute conscience, à la manière d'une profession de foi :

– Oui, je l'ai dit, en Jésus-Christ.

Et cette affirmation l'élevait tout d'un coup au-dessus d'elle-même. Son accent avait je ne sais quoi d'une prophétesse.

Bientôt, on lui apportait des présents : un coussin, un manteau, de l'argent. Au lieu de nous remercier, sans regarder, elle murmure :

– Peut-être cela vous portera bonheur. Pour moi, laissez-moi dormir. J'ai avant tout besoin de sommeil.

Tel Diogène à Alexandre. Même dédain, même insolence royale.

Elle ajoute :

– Et Dieu veuille que je ne me réveille jamais ; c'est le bonheur que je me souhaite : Amen. J'en ai trop vu. Je me



MARCEL JOUHANDEAU

## Journal sous l'Occupation

suivi de

### La Courbe de nos angoisses

Ce *Journal sous l'Occupation*, de Marcel Jouhandeau, resté inédit jusqu'à aujourd'hui, recouvre la période 1939-1945. Les lecteurs qui sont devenus des familiers de Jouhandeau à travers le *Mémorial* et les *Journaliers* y trouveront leur auteur semblable à lui-même. Attentif à la qualité de son âme plus qu'aux malheurs du temps. Persécuté par Élise davantage que par les dangers de la guerre. Sans grand discernement politique, ce qui l'entraîne à accepter un voyage en Allemagne, puis à trembler plus que de raison quand la Libération approche. Certaines pages n'en demeurent pas moins un témoignage singulier sur des événements tels que l'entrée des Allemands à Paris ou les journées d'août 1944. La confrontation d'une personnalité, si peu conformiste, aux brassages d'une actualité mouvementée ne manque pas de grandeur, comme elle peut atteindre au burlesque. Dans un moment de découragement, il écrit :

« Si l'on avait bonne conscience, on mourrait de ne pas être un cheval, un lion, un aigle, voire un âne plutôt qu'un homme. En fait de rois de la création nous en sommes la honte. »

Mais il se reprend bientôt :

« Dieu seul et moi savons de quoi il s'est toujours agi pour moi, où est ma faute, où j'en suis avec le bien et avec le mal, je devrais plutôt dire, avec l'Amour. »

*nrf*

